Bernard Palissy

5



LE

CIVILISATEUR

PAR

LAMARTINE

JOURNAL HISTORIQUE

JUILLET 1852

BERNARD DE PALISSY

(LE POTIER DE TERRE).

PARIS

ON S'ABONNE AUX BUREAUX

RUE RICHELIEU, 102



BERNARD DE PALISSY,

LE POTIER DE TERRE.

ANNÉES 1510 A 1589 DE J.-C.

CINQUIÈME LIVRAISON

I.

« Le nombre de mes années m'a incité à prendre « la hardiesse de vous dire qu'un de ces jours je « considérois la couleur de ma barbe, qui me causa « à penser au peu de jours qui me restent pour fi- « nir ma course ; et cela m'a fait admirer les lis et « les blés des campagnes et plusieurs espèces de « plantes, lesquelles changent leurs couleurs vertes « en blanches lorsqu'elles sont prêtes de rendre

« leurs fruits. Ainsi, plusieurs arbres se hâtent « de fleurir quand ils sentent que va cesser leur « vertu végétative et naturelle... C'est donc chose « juste et raisonnable que chacun s'efforce de multi- « plier le talent qu'il a reçu de Dieu... Pour quoi je « me suis efforcé de mettre en lumière les choses « qu'il a plu à Dieu de me faire entendre, afin de « profiter à la postérité. »

C'est en ces termes qu'un pauvre potier de terre, parvenu à près de quatre-vingt-dix ans, s'exprime dans la préface des écrits et dialogues avec lui-même, dans lesquels il s'entretient de son métier, de ses misères et de sa vie, pour sa consolation et pour l'encouragement des autres. On croit lire une page des Confessions de saint Augustin ou de Jean-Jacques Rousseau, un écrivain, un philosophe, un génie de cœur et de style. L'écrivain, le philosophe, le sage, n'est qu'un ouvrier vieilli entre sa truelle et sa fournaise, et les mains encore rugueuses de l'argile qu'il a maniée toute sa vie. Jamais on ne sentit mieux qu'en étudiant cet homme de néant, que la grandeur n'est pas dans la condition, mais qu'elle est dans la nature.

II.

Il se nommait Bernard de Palissy. Jeune, il pétrissait la terre grasse et cuisait des briques dans la tuilerie de son père, au village de la Chapelle-Biron, dans le Périgord. Mais la passion de bien faire ce qu'on fait, qui mène l'homme réfléchi à faire mieux que ce qu'il voit faire, et qui finit par lui mettre en main la clef de toutes les découvertes dans les tra-

vaux de l'esprit ou de la main, tourmentait ce jeune homme. En maniant sa terre grossière et en contemplant sa brique durcie, rougie, transformée au feu du fourneau, il pensait aux formes, aux reliefs, aux anses, aux ornements, aux figures des vases qui se moulaient déjà dans sa pensée, à la pâte et à l'émail dont il colorerait un jour ses chefs-d'œuvre de poterie.

Le métier du potier en terre, c'est-à-dire le métier de pétrir, de façonner et de cuire la terre au soleil ou au feu, est un des premiers métiers de l'homme. La terre détrempée d'eau dans laquelle le pied laisse son empreinte s'est offerte naturellement d'elle-même, comme un élément tout préparé au jeu ou à l'industrie des premiers habitants du globe. Les vases, les coupes propres à contenir les liquides nécessaires à la soif, aussitôt que l'homme eut cessé de boire à la source comme les troupeaux, furent des suppléments au creux de la main qui approchait le breuvage des lèvres. La poterie, plus perfectionnée, destinée à la cuisson des aliments, dut suivre de près l'invention du feu. De la première jarre d'argile, ou de la première coupe de terre brute, jusqu'à la pâte colorée des vases étrusques, jusqu'aux porcelaines émaillées de la Chine ou du Japon, et jusqu'aux peintures indélébiles incrustées par la flamme sur les flancs des amphores de Sèvres, on peut mesurer toute l'échelle immense du rude métier à l'art exquis... La plus haute antiquité nous atteste que ce métier employait des mains sans nombre. Babel était une montagne de bri-

ques. Moïse délivra son peuple de la servitude des Égyptiens, parce qu'on ne donnait pas aux Hébreux, condamnés à ce travail servile, la paille nécessaire à lier les briques qu'ils façonnaient pour les Pyramides. Les Grecs, qui n'avaient au fond d'autre culte que l'adoration du beau dans toutes les lignes et dans toutes les formes, et qui se résument dans Platon, l'adorateur de l'idée, estimaient si haut l'art en apparence vulgaire du potier, qu'ils élevèrent des statues et frappèrent des médailles en l'honneur des premiers pétrisseurs d'argile. Corœbus d'Athènes, inventeur de la poterie, Dibutade de Sicyone, inventeur de la terre cuite au feu, Talus, inventeur des tours au moyen desquels on arrondit les pieds des vases, doivent leurs noms à ce métier. Phidias lui-même, le divin statuaire, donna des modèles de coupes aux ouvriers de terre de son temps.

Sans doute il y avait en ce genre des chefs-d'œuvre dans la Grèce, mais le temps, les convulsions sociales, les invasions, les incendies les ont détruits. Ils sont rentrés dans la terre, d'où ils étaient sortis. Les seuls monuments usuels de la poterie qui nous aient été conservés ont été découverts dans les tombeaux : les sépulcres sont les meilleurs gardiens de toutes choses.

Les Étrusques, peuple qui habitent l'Étrurie, aujourd'hui la Toscane, portèrent cet art à une telle perfection et en multiplièrent tellement les vases, les coupes, les amphores, les urnes cinéraires, que le sol qui les a portés les rend aujourd'hui par milliers dans les fouilles, et qu'on croi-

rait que ce peuple, qui fournissait toutes les nations de terres cuites, était elle-même une nation de potiers.

Les Romains les imitèrent sans les égaler. On montre encore aux portes de Rome un monticule artificiel nommé le mont *Testaccio*, formé tout entier des balayures de la poterie romaine, dont les fragments étaient jetés en monceaux dans ce lieu, comme pour attester à l'avenir l'immensité de la capitale de ce peuple et l'éternité de sa durée.

A la chute de l'empire romain, l'art de pétrir, de façonner, d'orner, de sculpter, de vernir, de peindre la terre cuite, disparut avec tous les autres. Le christianisme, au commencement, repoussait les arts trop intimement liés à l'idolâtrie. Temples, statues, tombeaux, urnes, vases, coupes profanes, il proscrivit tout, pour recréer un monde nouveau. Les Grecs de Byzance conservèrent seuls, par tradition, quelques procédés de cette industrie de leurs pères; ils les exercèrent à Damas, la première des villes manufacturières de l'Orient, dont les vases vernissés et peints se répandirent comme un luxe royal dans le monde. Ces terres cuites étaient cependant grossières et sans grâce; on y sentait la décadence d'une industrie perdue.

Mais pendant que l'Occident créait, perdait et s'efforçait de retrouver la poterie, le vieil Orient fabriquait à notre insu, depuis des milliers d'années, les porcelaines transparentes peintes et colorées, luxe séculaire des Chinois et des Japonais. Ils étaient parvenus à une telle perfection de pâte, de formes, de couleurs dans cette industrie, que

nous pouvons à peine aujourd'hui rivaliser avec eux en les imitant, et que, si l'on prenait pour mesure de la civilisation matérielle la priorité de l'art de façonner l'argile, il faudrait humilier l'Occident devant l'Orient. Les annales les plus reculées de la Chine ont perdu même la date de l'invention des porcelaines. Il y a des mystères d'antiquité dans une tasse à thé ou dans une figurine de dieu ou de déesse du céleste empire. Les premiers géographes arabes qui parlent de la Chine, à peine entrevue il y a mille ans par les navigateurs des mers de l'Inde, racontent que dans les villes de cet empire merveilleux il n'y a « aucun art « plus estimé que celui de potier de terre et de des- « sinateur de paysages sur la porcelaine; qu'ils « remplissent l'Inde, la Perse et l'Arabie de vases « de terre transparents d'une inimitable beauté, « et que plusieurs millions d'hommes n'ont pas « d'autre occupation ni d'autre gloire, depuis « des époques immémoriales, que de fabriquer la « porcelaine.... Le Japon dépasse encore les Chi- « nois en un vernis qu'on nomme laque. Ce vernis « découle d'un arbre dont on fend l'écorce au « printemps, pour en recueillir la séve dans de pe- « tites coquilles. On le dessèche ensuite sur des « fils de coton, on le presse entre des pierres pe- « santes, on l'infuse dans des huiles purifiées; puis « on l'étend et on le polit jusqu'à ce qu'il ait la « splendeur du cristal. On peint alors sur ce vernis « solidifié des figures ou des fleurs en or, et on « recouvre la peinture d'un second vernis trans- « parent qui défie la flamme. »

Les formes de ces vases, les figures, les sculptures et les peintures qui les décorent, n'attestent pas moins d'imagination, de goût, de grâce, de l'esprit et de la main, que la pâte dont ils sont pétris n'atteste d'invention et de patience. Les anses des tasses sont tantôt des branches d'arbustes garnies de leurs feuillages, tantôt des animaux rampants, cariatides animées, dont les pattes supportent les bords, et dont la queue s'enroule au pied de la coupe. Ici, c'est une chatte et son petit, accroupis sur un roc évidé, dont la cavité contient l'eau ou le parfum liquide. Là, c'est un mendiant qui chante pour solliciter la pitié et la goutte de thé qui tombera du vase dans la main de l'homme rassasié; ailleurs, des coqs perchés sur un arbre en fleur; un oiseau couché, dont le bec distille le liquide; une femme entourée de ses enfants, au milieu de fruits et de feuilles; un singe jouant avec une orange qui échappe de ses doigts; une tasse en forme de fleur entr'ouverte, la tige forme l'anse; un vieillard, semblable à Tantale, élève la tête au bord de la coupe, dont l'eau déborde sans tomber jamais sur ses lèvres; une autre, imitant un lotus épanoui que sa feuille soutient sur l'eau; une grappe de raisin rongée par un petit écureuil; mille autres caprices de décoration qui font d'un dressoir du Japon ou de la Chine un véritable musée d'art et d'imagination, où toutes les fantaisies de la nature sont reproduites en porcelaine. Que de siècles n'a-t-il pas fallu pour qu'un métier, si vulgaire en apparence, devînt le luxe et l'industrie principale de tant de millions d'hommes!

Mais ces merveilles de l'Orient restaient encore inconnues à l'Occident dans le quatorzième siècle. La faïence vernissée y paraît pour la première fois dans les pavés de l'Alhambra de Grenade et dans les mosquées des Maures en Espagne. C'est par l'Arabie que cet art s'introduit en Europe. Ce n'est qu'un siècle plus tard que le fameux Lucca della Robia, ce Palissy toscan, s'illustra par les faïences émaillées en Italie. Sculpteur en terre cuite, il parvint, après des travaux obstinés, à colorer et à vernisser ses groupes d'un émail blanc, imperméable aux éléments qui rongent l'argile. Les villes industrieuses de Florence et de *Faenza,* d'où vient le nom de faïence, lui durent leur exportation et leur renommée. La peinture s'empara bientôt de cet émail comme d'une toile impérissable, et les tableaux des plus grands maîtres furent copiés, calcinés et perpétués sur ces disques de faïence. La sculpture voulut rivaliser avec la peinture, et groupa ses statuettes et ses bas-reliefs autour des vases, des coupes, des aiguières et des plats de cette argile solidifiée.

III.

L'art du potier en était là quand Bernard de Palissy fabriquait ses tuiles, ses briques et ses amphores pour contenir l'eau, le vin et l'huile dans sa tuilerie. Mais que pouvait savoir de ces secrets de l'artiste le pauvre ouvrier ignorant, sans modèles, sans livres et sans guides dans un hameau de paysans aussi rudes que lui, au milieu des marais et des bois de la Saintonge? Et cependant l'art, qui s'atta-

cha partout d'abord au culte des dieux, comme s'il était pressé de retourner à sa source et de se diviniser lui-même en se mêlant aux choses saintes, apparut au jeune potier à travers les splendeurs des dessins gothiques des vitraux coloriés de son église. Il comprit que ce verre qui laissait passer les rayons de soleil dans le temple, et qui incrustait les merveilleuses scènes de la Bible et de l'Évangile, n'était qu'une terre et un sable plus pétris par la main de l'homme, plus épurés et plus solidifiés par le feu, et devenus transparents comme le cristal de roche par des procédés semblables à une magie de l'ouvrier. De ce jour, la terre qu'il maniait si bien lui parut de la boue; son imagination se représenta une magie à imiter, d'autres à découvrir. Il quitta la tuilerie de son père, et il se mit en apprentissage chez des artisans verriers, alors assimilés à la noblesse par la science et la dignité de leur métier.

L'art de la vitrerie ne consistait pas seulement à fondre le verre, mais à le découper en losanges pour l'enfermer en compartiments dans l'ogive des cathédrales ou des chapelles, et le couvrir de peintures représentant les paysages, les animaux, les personnages, les mystères du ciel chrétien. Les vitraux étaient le poëme des yeux pour le peuple qui fréquentait les églises. Ils chantaient aux regards des paysans la création du monde, les délices du paradis terrestre, les fleuves, les arbres, les lions, les agneaux, les oiseaux, compagnons de l'homme, les miracles de la révélation, les supplices du Calvaire, les martyres du cirque, les résur-

rections, les assomptions des victimes de la foi nouvelle; puis les cieux ouverts, le Père de l'éternité, le Fils verbe et miséricorde du Père, l'Esprit sous la forme de la colombe volant de l'un à l'autre pour constituer l'unité, et répandant de sa poitrine étincelante des rayons pour semer partout la lumière et l'amour; enfin les âmes heureuses, figurées par d'innombrables visages ailés formant des orbes semblables aux étoiles échelonnées dans le firmament, et jouissant du rayonnement divin dans la demeure du Père.

Bernard de Palissy, pour se rendre capable de l'art qu'il avait adopté, profita des heures de la nuit et du superflu de son salaire pour s'instruire dans toutes les sciences du calcul et de la main qui se rapportaient à son métier. Son esprit, à la fois ardent et infatigable, se forma en même temps que ses doigts. Il apprit promptement la géométrie, le dessin, la peinture, la sculpture élémentaire. Les sujets de ses dessins l'entraînèrent bientôt aux livres sacrés et aux livres profanes, feuilletés pour y chercher des scènes, des tableaux, des allégories. Il devint, à son insu, lettré, poëte, théologien, philosophe, politique. En étudiant un seul métier avec la passion de le porter aussi loin que ses facultés, il toucha à toute chose : il ne voulait former en lui qu'un artisan, il forma un homme. C'est le caractère de tout vrai génie, d'aspirer toujours à être universel : les prétendues limites qui séparent un métier d'un autre métier sont les bornes de la pensée. Le génie les franchit presque toujours pour arriver à l'infini, vrai champ de l'esprit hu-

main. Dans cet infini, tout se tient et tout se complète. L'univers n'est qu'un art immense qui ébauche, qui sculpte, qui dessine, qui peint, qui écrit, qui chante, qui révèle le beau, c'est-à-dire Dieu. C'est ainsi que Palissy comprenait le sien. On va voir qu'à la fin de ses jours il façonnait la pensée dans son esprit comme, jeune, il façonnait l'argile dans ses mains, et que son style, moulé sur la nature, n'avait ni moins de couleurs, ni moins de relief, ni moins de vigueur et de grâce que ses groupes ou ses tableaux. En devenant potier, il était devenu poëte et écrivain.

On ne sait quel instinct vague porte l'enfant de génie et l'artisan ambitieux de perfections, à quitter de bonne heure son pays natal et à voyager. Ils pensent sans doute, l'un et l'autre, qu'ils trouveront au delà de leur horizon matériel un nouvel horizon moral, dans lequel leur apparaîtront des choses inconnues. Le changement de lieux correspond à cette inquiétude naturelle de l'âme qui cherche on ne sait quoi de plus parfait; et puis chaque ville et chaque contrée s'incorporent, pour ainsi dire, plus spécialement une partie quelconque de l'art, de l'industrie, des métiers de l'homme. Ici on forge mieux le fer, là on étame mieux le cuivre; au midi la soie, au nord le lin, au centre la faïence, à l'est les métaux, à l'ouest les laines, aux Pyrénées le cristal, à Lyon les fabriques. Le climat, les productions naturelles, les éléments, les eaux, les traditions, les habitudes des lieux, se prêtent plus ou moins à chacune de ces industries humaines; le fils tient son secret du père, l'art se

localise, et il faut, si l'on veut atteindre à sa perfection, aller l'étudier sur place. De là la coutume de ce tour du monde ou de ce tour de France par lequel, depuis Homère et Pythagore, lorsqu'un simple ouvrier de chaque profession commence la vie du philosophe, du poëte et de l'artisan, il se donne, de villes en villes et de peuples en peuples, le spectacle du monde avant de se donner lui-même en spectacle et en modèle à son art.

Bernard de Palissy alla travailler de villes en villes jusqu'à *Tarbes,* située sur un plateau en face des Pyrénées, où florissait alors la peinture sur verre. Bientôt, attiré par la scène pittoresque qu'il avait sous les yeux, il se sentit peintre à l'aspect de ce tableau de la nature; il laissa pour un temps l'argile et le verre, et parcourut les gorges et les sommets de ces montagnes, où le suprême artiste semble s'être joué avec toutes les cimes, toutes les vallées, toutes les forces et toutes les grâces de la création. Si Bernard de Palissy n'était qu'ouvrier en entrant dans ce labyrinthe des Pyrénées, il en sortit peintre et poëte. Il se dégoûta de l'uniformité de l'atelier de Tarbes, et, voyageant comme dessinateur et faiseur d'*images,* il gagna ainsi sa vie, en perfectionnant sa main et en élargissant ses idées. Il parcourut, en peignant, toutes les provinces de France, depuis Marseille jusqu'en Flandre et aux bords du Rhin; ses courses à travers les montagnes des Pyrénées et des Alpes, et l'attention particulière qu'il portait aux différentes qualités de la terre, des rochers, des sables, des eaux, pour tout ramener à sa première pro-

fession, l'avaient rendu naturaliste. Il employait ses heures de loisir à errer dans les prairies et dans les bois, à scruter le lit des fontaines, à surprendre dans les joncs et les hautes herbes aquatiques les reptiles, les scarabées, les insectes qui peuplent les bords des sources; à gravir les montagnes, à pénétrer dans les gorges inaccessibles et dans les cavernes, comme pour y épier les secrets de Dieu. Les vastes horizons qu'on découvre des lieux élevés, les limites variées du ciel, la vie des feuilles, des prés, se peignaient et s'incrustaient délicieusement dans ses yeux, pour se reproduire plus tard sous sa main. Solitaire enfant de la seule nature, elle était son maître et sa palette à la fois. Il s'enivrait de l'extase, de la vérité et de la naïveté de ses impressions; et de cette absence du maître dans ce commerce direct de Palissy avec la nature, devait éclore un art nouveau.

Mais si un instinct éloigne dans la première jeunesse l'ouvrier de son pays, un autre instinct l'y ramène quand il a vu ce qu'il avait à voir. Quoique l'homme soit un être nomade, il a cependant, comme l'arbre, des racines invisibles dans le cœur et dans la mémoire, qui le retiennent ou le rappellent à son berceau. Ces racines sont les souvenirs, les tendresses, les regrets, les reconnaissances qui relient l'homme à cette souche qu'on appelle famille et patrie. Là est son sol nourricier; là il se rappelle un père, une mère, des frères, des sœurs, des compagnons d'enfance, des visages, des voix, des sourires qu'il a aimés avant de parcourir le monde, et que rien, depuis, n'a effacés de sa mémoire.

Ces rêves du voyageur et de l'ouvrier finissent par devenir une douce maladie de sa pensée, dont la guérison n'est pour lui que dans le pays de ses tendresses ; ils l'attirent à son insu, et par un cercle qui se rétrécit toujours, vers le village ou le toit de sa naissance. Il finit par y rentrer pour y reposer son cœur. Ce désir est d'autant plus invincible, que l'homme qui l'éprouve est plus sensible. Les images deviennent des passions dans l'âme des poëtes ou des artistes.

Palissy avait emporté de son pays natal, en partant pour son tour de France, une de ces images vivantes qui le rappelait dans la patrie. Son âme, recueillie et religieuse, n'était pas de celles qui laissent évaporer une première fleur d'amour au vent du monde. Il se maria, et fonda une famille sur une petite propriété et sur un travail assidu. Ce bonheur fut, pendant ces premières années de repos, la distraction de son génie. L'homme qui possède ce qu'il aime oublie facilement la gloire. L'ambition n'est que le vide; un cœur plein ne s'agite plus. Mais les enfants survenaient aussi nombreux que les années, et l'ambition, morte en lui, renaissait pour eux et avec eux. Il fallait pourvoir aux nécessités d'une vie qui se multipliait par autant de vies qu'il y avait d'enfants autour de sa table et de vieillards autour de son foyer. Il chercha d'abord à y subvenir en s'employant comme géomètre à l'arpentage des terres de la Saintonge, sous les hommes du fisc qui venaient, au nom du roi, limiter et mesurer les héritages pour l'impôt. Ce travail ne l'éloignait pas de l'objet constant de son étude, la terre. En arpentant, il sondait l'ar-

gile, il pesait le sable, il pulvérisait le caillou, il méditait ces mélanges et ces combinaisons d'éléments dans le creuset, propres à produire les découvertes fortuites de matière, de pâte, de couleur, de vernis, qu'il roulait dans sa pensée depuis l'âge de la truelle. Un fragment de tesson de faïence de Luca della Robia, qu'il avait ramassé dans les balayures de quelque château pendant ses voyages, faisait travailler son esprit, comme la pomme tombant de l'arbre fit travailler celui de Newton; comme la branche du lierre garnie de ses feuilles encore vertes, et flottant sur l'Océan, fit augurer un continent aux premiers navigateurs, compagnons de Christophe Colomb.

Lassé de ce métier lucratif mais temporaire et stérile d'arpenteur, il rentra dans sa maison auprès de sa femme, décidé à tout tenter pour elle et pour ses chers enfants, et à inventer ou à mourir à la peine. Il faut lire dans ses propres pages, passionnées de la fièvre de son amour et de sa volonté, le récit de ses méditations de ses jours et de ses veilles, de cette période de sa vie, comparable aux douleurs d'un enfantement.

IV.

« Hélas! dit-il dans son livre intitulé *de l'Art de* « *terre,* il est vrai que je n'avois pas beaucoup de « biens; mais j'avois la renommée de bien faire la « portraiture des biens, et on m'appeloit pour des- « siner les plans de terre dans les partages et les « procès. J'étois assez savant dans l'art de la verre- « rie, et ne me mis à l'art de terre qu'après avoir

« été assuré de vivre quelque temps sans gagner.
« J'ai enduré beaucoup d'ennuis et de pauvreté en
« le cherchant, chargé que j'étois de femme et d'en-
« fants. Je n'avois moyen d'aller apprendre ledit art
« en aucune boutique, ni d'entretenir aucun servi-
« teur pour m'assister..... Sachez qu'il y a vingt-
« cinq ans, me fut montrée une coupe de terre tour-
« née et émaillée d'une telle beauté, que dès lors
« j'entrai en dispute avec ma propre pensée pour
« découvrir un émail; et je me mis à chercher les
« émaux, sans savoir de quelles matières ils se com-
« posoient, comme un homme qui tâte en touchant.
« Je pilois, en ce jour-là, de toutes les matières que
« je pouvois penser; et les ayant pilées et broyées,
« j'achetois une quantité de pots de terre; et, après
« les avoir mis en pièces, j'en enduisois les mor-
« ceaux des matières que j'avois broyées; je notois
« les drogues que j'avois employées dans chacun de
« ces essais pour mémoire; puis, ayant fait un four-
« neau à ma fantaisie, je mettois cuire mesdites
« pièces, pour voir si mes drogues pourroient faire
« quelque couleur. Or, parce que je n'avois jamais
« vu cuire de terre, ainsi je ne réussissois jamais,
« lors même que mes mixtions eussent été bonnes,
« parce que aucunes fois la chose avoit trop chauffé,
« l'autre trop peu..... Or, m'étant maintes fois abusé
« ainsi avec grands frais et labeurs, j'étois tous les
« jours à piler et broyer nouvelles matières, et
« construire nouveaux fourneaux avec grande dé-
« pense d'argent, et consommation de bois et de
« temps.....

« .....Quand j'eus flotté et tâtonné ainsi plusieurs

« années, ainsi imprudemment avec tristesse et sou-
« pirs, à cause que je ne pouvois parvenir à mon
« intention, j'achetai de nouveau plusieurs vais-
« seaux de terre, et, les ayant rompus en pièces,
« j'en couvris trois ou quatre cents tessons d'es-
« sais d'émail, et je les portai en une poterie dis-
« tante d'une lieue et demie de ma demeurance,
« avec requête auxdits potiers qu'ils me permis-
« sent de cuire lesdites épreuves dedans.

« Dieu voulut qu'ainsi que je commençois à per-
« dre courage, et que, pour le dernier coup, je
« m'étois transporté à une verrerie, ayant avec moi
« un homme chargé de plus de trois cents sortes
« d'épreuves, il se trouve une desdites épreuves
« qui fut fondue dedans quatre heures après avoir
« été mise au fourneau, qui me causa une joie telle,
« que je pensois être devenu nouvelle nature, et
« pensois dès lors avoir une perfection entière de
« l'émail blanc. Mais je fus fort éloigné de ma pen-
« sée : cette épreuve étoit fort heureuse d'une part,
« mais bien malheureuse de l'autre : heureuse en
« ce qu'elle me donne entrée à ce que je suis par-
« venu, et malheureuse en ce qu'elle n'étoit mise
« en dose ou mesure requise. Je fus si grand bête
« en ces jours-là, que soudain que j'eus fait ledit
« blanc qui étoit singulièrement beau, je me mis à
« faire des vaisseaux de terre, combien que jamais
« je n'eusse cogneu terre; et ayant employé l'espace
« de sept ou huit mois à faire lesdits vaisseaux, je
« me pris à ériger un fourneau semblable à ceux
« des verriers, lequel je bâtis avec un labeur indi-
« cible : car il falloit que je maçonnasse tout seul,

« que je détrempasse mon mortier, que je tirasse « l'eau pour la détrempe d'iceluy; aussi me falloit-il « moi-même aller querir la brique sur mon dos, à « cause que je n'avois nul moyen d'entretenir un « homme pour m'aider en cest affaire. Je fis cuire « mes vaisseaux en première cuisson : mais quand « ce fut à la seconde cuisson, je reçus des tristesses « et labeurs tels, que nul homme ne voudroit croire. « Car, au lieu de me reposer de mes labeurs passés, « il me fallut travailler l'espace de plus d'un mois, « nuit et jour, pour broyer les matières desquelles « j'avois fait ce beau blanc au fourneau des ver- « riers; et quand j'eus broyé lesdites matières, j'en « couvrois les vaisseaux que j'avois faits. Ce fait, je « mis le feu dans mon fourneau par deux gueules, « ainsi que j'avois vu faire auxdits verriers; mais « c'étoit une chose malheureuse pour moi; car « combien que je fusse six jours et six nuits « devant le fourneau sans cesser de brûler bois « par les deux gueules, il ne fut possible de pou- « voir faire fondre ledit émail, et étois comme « un homme désespéré; et combien que je fusse « tout étourdi du travail, je me vais adviser que « dans mon émail il y avoit trop peu de la matière « qui devoit faire fondre les autres : ce que voyant, « je me pris à piler et broyer ladite matière, sans « toutefois laisser refroidir mon fourneau. Par ainsi « j'avois double peine, piler, broyer et chauffer « ledit fourneau.

« Quand j'eus ainsi composé mon émail, je fus « contraint d'aller encore acheter des pots, afin « d'éprouver ledit émail, d'autant que j'avois perdu

« tous les vaisseaux que j'avois faits; et ayant « couvert lesdites pièces dudit émail, je les mis « dans le fourneau, continuant toujours le feu en « sa grandeur. Mais, sur cela, il me survint un « autre malheur, lequel me donna grande fâcherie, « qui est que le bois m'ayant failli, je fus contraint « brûler les étapes (étais) qui soutenoient les tailles « de mon jardin, lesquelles étant brûlées, je fus « contraint brûler les tables et plancher de la mai- « son, afin de faire fondre la seconde composition. « J'étois en une telle angoisse, que je ne saurois « dire; car j'étois tout tari et desséché à cause du « labeur et de la chaleur du fourneau: il y avoit « plus d'un mois que ma chemise n'avoit séché sur « moy. Encore, pour me consoler, on se moquoit « de moy, et même ceux qui me devoient secourir « alloient crier par la ville que je faisois brûler « le plancher; et par tel moyen l'on me faisoit « perdre mon crédit, et m'estimoit-on être fol.

« Les autres disoient que je cherchois à faire de « la fausse monnoie, qui estoit un mal qui me fai- « soit sécher sur les pieds : et m'en allois par les « rues tout baissé, comme un homme honteux. J'étois « endetté en plusieurs lieux, et avois ordinairement « deux enfants aux nourrices, ne pouvant payer « leurs salaires. Personne ne me secouroit; mais au « contraire ils se moquoient de moy, en disant : « Il « luy appartient bien de mourir de faim, parce « qu'il délaisse son métier. » Toutes ces nouvelles « venoient à mes oreilles quand je passois par la « rue. Toutefois il me resta encore quelque espé- « rance qui m'encourageoit et soutenoit, d'autant

« que les dernières épreuves s'étoient assez bien
« portées, et dès lors en pensois savoir assez pour
« pouvoir gagner ma vie, combien que j'en fusse
« fort éloigné (comme tu entendras ci-après), et ne
« dois trouver mauvais si j'en fais un peu long dis-
« cours, afin de te rendre plus attentif à ce qui te
« pourra servir.

« Quand je me fus reposé un peu de temps, avec
« regrets de ce que nul n'avoit pitié de moy, je dis
« à mon âme : Qu'est-ce qui te triste, puisque tu
« as trouvé ce que tu cherchois? Travaille à pré-
« sent, et tu rendras honteux tes détracteurs. Mais
« mon esprit dira d'autre part : Tu n'as rien de
« quoy poursuivre ton affaire : comment pourras-tu
« nourrir ta famille et acheter les choses requises
« pour passer le temps de quatre ou cinq mois qu'il
« faut auparavant que tu puisses jouir de ton la-
« beur? Or, ainsi que j'étois en telle tristesse et dé-
« bat d'esprit, l'espérance me donna un peu de cou-
« rage; et ayant considéré que je serois beaucoup
« trop long pour faire une fournée toute de ma
« main, pour abréger et gagner le temps, et pour
« plus soudain faire apparoir le secret que j'avois
« trouvé dudit émail blanc, je pris un potier com-
« mun, et lui donnois certains portraits, afin qu'il
« me fît des vaisseaux selon mon ordonnance; et
« tandis qu'il me faisoit ces choses, je m'occupois
« à quelques médailles. Mais c'étoit une chose pi-
« toyable; car j'étois contraint nourrir ledit potier
« en une taverne à crédit, parce que je n'avois nul
« moyen en ma maison. Quand nous eûmes tra-
« vaillé l'espace de six mois, et qu'il falloit cuire la

« besogne faite, il fallut faire un fourneau et don-
« ner congé au potier, auquel par faute d'argent
« je fus contraint donner de mes vêtements pour
« son salaire.

« Or, parce que je n'avois point d'étoffes (ma-
« tériaux) pour ériger mon fourneau, je me pris
« à défaire celui que j'avois fait à la mode des ver-
« riers, afin de me servir des étoffes de la dé-
« pouille d'icelui. Or, parce que ledit four avoit
« si fort chauffé l'espace de six jours et nuits, le
« mortier et la brique dudit four s'estoient liqui-
« fiés et vitrifiés de telle sorte, qu'en démaçonnant
« j'eus les doigts coupez et incisés en tant d'en-
« droits, que je fus contraint manger mon potage
« ayant les doigts enveloppés de drapeau. Quand
« j'eus défait ledit fourneau, il fallut ériger l'autre,
« qui ne fut pas sans grand'peine; d'autant qu'il
« me falloit querir le mortier et la pierre, sans au-
« cun aide et sans aucun repos.

« Ce fait, je fis cuire l'œuvre susdite en pre-
« mière cuisson, et puis, par emprunt ou au-
« trement, je trouvai moyen d'avoir des étoffes
« pour faire des émaux pour couvrir ladite beso-
« gne, s'étant bien portée en première cuisson.
« Mais quand j'eus acheté lesdites étoffes, il me
« survint un labeur qui me cuida faire rendre l'es-
« prit; car après que par plusieurs jours je me
« fus lassé à piler et calciner mes matières, il me
« les convint broyer, sans aucun aide, à un mou-
« lin à bras, auquel il falloit ordinairement deux
« puissants hommes pour le virer. Le désir que
« j'avois de parvenir à mon entreprise me fai-

« soit faire des choses que j'eusse estimé impossi-
« bles.

« Quand lesdites couleurs furent broyées, je
« couvris tous mes vaisseaux et médailles dudit
« émail; puis, ayant le tout mis et arrangé dedans
« le fourneau, je commençai à faire le feu, pensant
« retirer de ma fournée trois ou quatre cents livres.
« Je continuai ledit feu jusqu'à ce que j'eusse quelque
« indice et espérance que mes émaux fussent fon-
« dus, et que ma fournée se portoit bien. Le lende-
« main quand je vins à tirer mon œuvre, ayant pre-
« mier ôté le feu, mes tristesses et douleurs furent
« augmentées si abondamment, que je perdis toute
« contenance. Car combien que mes émaux fussent
« bons et ma besogne bonne, néanmoins un acci-
« dent était survenu à ladite fournée, lequel avoit
« tout gâté; et afin que tu t'en donnes de garde,
« je te le dirai; aussi après celui-là je t'en dirai un
« nombre d'autres, afin que mon malheur te serve
« de bonheur, et que ma perte te serve de gain.
« C'est parce que le mortier de quoi j'avois ma-
« çonné mon four étoit plein de cailloux, les-
« quels sentant la véhémence du feu se crevèrent
« en plusieurs pièces, faisant plusieurs pets et ton-
« nerres dans ledit four. Or, ainsi que les éclats
« desdits cailloux sautoient contre ma besogne, l'é-
« mail, qui étoit déjà liquifié et rendu en matière
« glueuse, prit lesdits cailloux et se les attacha par
« toutes les parties de mes vaisseaux et médailles,
« qui sans cela se fussent trouvés beaux.

« Je fus si marri que je ne te saurois dire, et non
« sans cause; car ma fournée me coûtoit plus de six

« vingts écus. J'avois emprunté le bois et les étof-
« fes, et si avois emprunté partie de ma nourriture
« en faisant ladite besogne. J'avois tenu en espé-
« rance mes créditeurs qu'ils seroient payez de l'ar-
« gent qui proviendroit des pièces de ladite four-
« née, qui fut cause que plusieurs accoururent dès
« le matin quand je commençois à désenfourner,
« dont par ce moyen furent redoublées mes tris-
« tesses : d'autant qu'en tirant ladite besogne, je
« ne recevois que honte et confusion. Car toutes mes
« pièces étoient semées de petits morceaux de cail-
« loux, qui étoient si bien attachés autour desdits
« vaisseaux et liés avec l'émail, que quand on pas-
« soit les mains par-dessus, lesdits cailloux cou-
« poient comme rasoirs; et combien que la besogne
« fût par ce moyen perdue, toutefois aucuns en
« vouloient acheter à vil prix. Mais parce que ce
« eût été un décriement et rabaissement de mon
« honneur, je mis en pièces entièrement le total de
« ladite fournée, et me couchai de mélancolie,
« car je n'avois plus de moyen de subvenir à ma
« famille. Je n'avois en ma maison que reproches;
« au lieu de me consoler, l'on me donnoit des malé-
« dictions; mes voisins, qui avoient entendu ces
« affaires, disoient que j'étois un fol, et que j'eusse
« eu plus de huit francs de la besogne que j'avois
« rompue. Et estoient toutes ces nouvelles jointes
« avec mes douleurs.

« Quand j'eus demeuré quelque temps au lit, et
« que j'eus considéré en moi-même qu'un homme
« qui seroit tombé dans un fossé, son devoir seroit
« de tâcher à se relever; en cas pareil, je me mis à

« faire quelques peintures, et par plusieurs moyens « je pris peine de recouvrer un peu d'argent : puis « je disois en moi-même que toutes mes pertes et « hasards estoient passez, et qu'il n'y avoit rien « plus qui me pût empescher que je ne fisse de « bonnes pièces : et me prins (comme auparavant) « à travailler audit art.

« Je fis faire grand nombre de lanternes de terre « à certains potiers, pour enfermer mes vaisseaux « quand je les mettois au four; l'invention se « trouva bonne, et m'a servi jusques aujourd'hui. « Mais j'étois si nouveau que je ne pouvois dis- « cerner du trop ou peu de cuisson : quand j'a- « vois appris à me donner garde d'un danger, il « m'en survenoit un autre, lequel je n'eusse jamais « pensé. Enfin je trouvai moyen de faire quelques « vaisseaux de divers émaux entremêlés en manière « de jaspe : cela m'a nourry quelque temps. Mais « quand j'eus inventé le moyen de faire des pièces « rustiques, je fus en plus grande peine et en plus « d'ennui qu'auparavant. Car ayant fait un certain « nombre de bassins, et les ayant fait cuire, mes « émaux se trouvoient les uns beaux et bien fondus, « autres mal fondus, autres étoient brûlez, à cause « qu'ils étoient composés de diverses matières qui « étoient fusibles à divers degrés : le verd des lé- « zards étoit brûlé premier que la couleur des ser- « pents fut fondue; aussi la couleur des serpents, « tortues, écrevisses, tortues et cancres étoit fon- « due auparavant que le blanc eût reçu aucune « beauté.

« Toutes ces fautes m'ont causé un tel labeur et

« tristesse d'esprit, qu'auparavant que j'aie eu rendu
« mes émaux fusibles à un même degré de feu, j'ai
« cuidé entrer jusques à la porte du sépulcre : ainsi
« en me travaillant à tels affaires je me suis trouvé
« l'espace de plus de dix ans si fort écoulé en ma
« personne, qu'il n'y avoit aucune forme ni appa-
« rence de bosse aux bras et aux jambes : ainsi
« étoient mesdites jambes toutes d'une venue ;
« de sorte que les liens de quoi j'attachois mes
« bas de chausses étoient, soudain que je che-
« minois, sur les talons avec le résidu de mes
« chaussures. Je m'allois souvent pourmener dans
« la prairie de Xaintes, en considérant mes mi-
« sères et ennuis ; et, sur toutes choses, de ce
« qu'en ma maison même je ne pouvois avoir nulle
« patience, ni rien faire qui fût trouvé bon. J'é-
« tois méprisé et moqué de tous. Toutefois je fai-
« sois toujours quelques vaisseaux de couleurs di-
« verses, qui me nourrissoient tellement quellement.
« L'espérance que j'avois me faisoit procéder en
« mon affaire si virilement, que plusieurs fois, pour
« entretenir les personnes qui me venoient voir, je
« faisois mes efforts de rire, combien que, intérieu-
« rement, je fusse bien triste. . . . . . .

« J'estois toutes les nuits à la merci des pluies
« et vents, sans avoir aucun secours, aide ni con-
« solation, sinon des chats-huants qui chantoient
« d'un côté, et les chiens qui hurloient de l'autre ;
« parfois il se levoit des vents et tempêtes qui
« souffloient de telle sorte de dessus et de dessous
« de mes fourneaux, que j'étois contraint quitter
« de tout, avec perte de mon labeur. Et me suis

« trouvé plusieurs fois qu'ayant tout quitté, n'ayant
« rien de sec sur moi à cause des pluies qui étoient
« tombées, je m'en allois coucher à la minuit ou au
« point du jour, accoutré de telle sorte comme un
« homme que l'on auroit traîné par tous les bour-
« biers de la ville : et en m'en allant ainsi retirer,
« j'allois bricollant sans chandelles, et tombois
« d'un côté et d'autre, comme un homme qui se-
« roit ivre de vin, rempli de grandes tristesses :
« d'autant qu'après avoir longuement travaillé, je
« voyois mon labeur perdu. Or, en me retirant ainsi
« souillé et trempé, je trouvois en ma chambre une
« seconde persécution pire que la première, qui me
« fait à présent émerveiller que je ne suis consumé
« de tristesse. »

V.

Dieu et l'art, qui veulent être vaincus, l'un par la patience de l'homme, l'autre par le travail, lui cédèrent enfin, à un âge déjà avancé, la victoire. Sa renommée se répandit avec ses œuvres, et le prix qu'il recevait de ses terres émaillées, de ses sculptures en argile, releva sa maison et sa famille. La gloire et la fortune visitèrent ensemble, quoique tard, ses fourneaux. Ses ouvrages ébauchés d'abord, imparfaits, mais où l'on sent la séve naissante d'un nouvel art né de lui-même et non d'aucune routine, décorèrent bientôt les châteaux et les palais. Paris, où Catherine de Médicis avait appelé le génie, les arts, avec les conceptions de l'Italie, l'attira comme il avait attiré les grands sculpteurs de ce siècle, *Jean Cousin*, *Germain Pilon*, *Jean Goujon*, famille de Raphaël

et de Michel-Ange. Les grands l'accueillirent, les petits l'envièrent; le maréchal de Montmorency le protégea, Catherine de Médicis lui donna un emplacement pour ses fourneaux dans une partie du sol qu'occupe aujourd'hui le palais des Tuileries. Elle allait l'y voir travailler, à l'exemple des princes de sa famille à Florence, qui vivaient dans l'atelier et dans la familiarité des artistes, ces princes de la nature, du travail et du génie.

Ce fut à cette époque heureuse et honorée de sa vie, qu'il fit ses innombrables chefs-d'œuvre de poteries en relief et de plats décorés de figures, d'animaux, de reptiles, d'insectes, de scarabées, de plantes et de fleurs, qui, après avoir été enfouies trois siècles dans les catacombes domestiques des maisons riches, en ressortent aujourd'hui au prix de l'or, comme des trésors perdus de dessin, de grâce, de naïveté, pour être établis dans les musées des palais et dans les dressoirs des hommes opulents, qui ennoblissent la richesse en faisant de leur demeure les archives de l'art.

Une salle du Louvre est dédiée presque en entier aux minutieuses merveilles de Palissy. Le voisinage des toiles de Raphaël et des marbres de Michel-Ange, n'éteint pas la gloire du potier de terre. On s'arrête, retenu par l'attrait de la naïveté et de la vérité, devant ces plats sculptés où des couleuvres en relief, aux spirales écaillées, font crisper les doigts qu'elles attirent par les couleurs, et qu'elles repoussent par la vérité. A côté de la couleuvre endormie, qui repose sa tête en fléchissant le cou sur les anneaux de sa queue, on voit la noire écre-

visse, cette araignée des eaux, tendre ses longues serres comme pour pincer les écueils et s'incruster dans les fentes du rocher. A côté d'elle, les poissons argentés aux nageoires ouvertes s'élancent comme par un ressort intérieur, dirigeant leur fuite rapide à travers les joncs, par un léger frémissement de leur queue, gouvernail de cette nef vivante. Le coquillage aux volutes cannelées, semblable à une pétrification de la vie animale, ou à une animalité commençante de la pierre, se colle au fond de l'eau, comme pour fermer sa demeure solitaire à ses ennemis. La grenouille, contractant ses membres élastiques, se teint en vert pour se confondre avec les plantes qui bordent le ruisseau; elle ouvre ses larges yeux, dresse sa tête, et semble prête à bondir pour échapper à la couleuvre. Sur les rebords du plat, de jeunes lézards aux pattes étendues et à la longue queue, sinueuse comme les labyrinthes des plantes entre lesquelles ils se glissent, penchent la tête pour écouter le bruissement des brins d'herbes ou des grains de sable. Le fond de l'eau et les bords sont tapissés de mousses humides ou de larges feuilles d'herbes aquatiques, aplaties et collées au sol par le poids des gouttes de rosée, dont la transparence se reflète sur leurs vernis.

C'est le monde sous-fluvial des eaux, surpris par l'œil de l'homme, en écartant les feuilles, les tiges, les joncs du marécage, et transporté sur l'argile, aussi vrai de formes, aussi nuancé d'écailles, aussi éclatant de couleurs, que si une ménagère, en lavant son dressoir, avait enfoncé un de ses plats dans le lavoir, et l'avait retiré rem-

pli jusqu'aux bords de sable, de coquilles, de débris d'herbes et d'animaux aquatiques. Le filet d'un pêcheur vidé, tout palpitant et tout ruisselant sur le sable et transvasé dans un bassin d'argile, voilà les plats de Palissy.

Quelquefois il sculpte et il peint, en groupes coloriés, des scènes de l'histoire, de la Fable, de la Bible, de l'Évangile ; quelquefois des scènes naïves de la vie rurale : la nourrice qui donne le sein et qui sourit à l'enfant ivre et rassasié de la source vivante de toute vie ; quelquefois Vénus jouant avec les Amours ; ailleurs, c'est une jeune fille qui a surpris la nichée de petits chiens, et qui les emporte dans un pan de son tablier pour les faire admirer : leurs petites têtes étonnées débordent des fentes de la toile, et la mère, tendre, inquiète, mordille, en suivant ses petits, les plis de la robe de la jeune fille. Celle-ci la regarde et la rassure par un sourire.

Mais les chefs-d'œuvre de Palissy, devenu artiste plus consommé par la contemplation des grandes toiles, des grands marbres pendant son séjour à Paris sous Catherine de Médicis, décorent les musées domestiques du prince Soltikof, à Paris ; de M. Rothschild, à Londres ; de M. Sauvageot, de M. Rallier, enfin de M. Sellières, qui a voué un culte à la mémoire de ce grand artisan, et qui a fait de sa demeure un musée de ses œuvres. C'est chez M. Sellières, au château de Mello, qu'on admire le grand bassin des Éléments, où la terre a imité les délicatesses du métal ; le combat des Centaures et des Lapithes, monument unique de

l'atelier de Palissy ; le relief de Persée et d'Andromède, celui de la femme adultère, celui de la vendange et des plats à jour festonnés d'arabesques, dont des *marguerites* en fleur émaillent et semblent parfumer les bords, devise parlante de quelque amour royal ou chevaleresque inspiré à l'artiste. Il est beau de voir la passion désintéressée de l'art, dans des hommes de luxe, attribuer ainsi des prix énormes à des morceaux de terre cuite qui gardent seulement l'empreinte des doigts d'un pauvre artisan! Le métier ainsi devient or, et l'or devient art, à la gloire de l'homme de goût et au bénéfice de l'ouvrier; échange mutuel entre le luxe et le travail, et la fortune qui les ennoblit tous les deux!

Nous devons à M. Sellières la clef des musées de Palissy.

VI.

Mais cette gloire, cette faveur des cours, cette popularité de ses ouvrages dans toute la France et jusqu'en Espagne et en Italie, cette fortune, repos de ses vieux jours et héritage de ses enfants, ne contentaient pas l'ouvrier de terre. Il sentait qu'il avait en lui une autre œuvre à façonner, son âme. Comme Socrate, statuaire en marbre, c'est en lui-même qu'il s'efforçait de tailler sa propre statue, par la ressemblance avec le divin modèle de toute perfection, par la sainteté de sa vie, et, s'il était nécessaire, par le martyre. La vie immortelle, à mesure qu'il avançait en âge, l'occupait plus que la vie mortelle. Dès son enfance, et pendant tout le cours de ses apprentissages, de ses voyages et de

ses luttes corps à corps avec la terre, la passion de Dieu l'avait travaillé, soutenu et consolé. C'est cette passion dont il trouvait la satisfaction dans la solitude des forêts, sur la cime des montagnes et au bord des mers. Elle lui faisait rechercher les lieux déserts pour s'abîmer plus en silence dans la contemplation des formes et de la vie des rochers, de la structure et de la végétation des plantes, du réseau souterrain des eaux, de l'organisation et des mœurs des animaux..... Il en sait des secrets merveilleux, à la gloire de Celui qu'il appelle le grand mécanicien, le grand constructeur, le grand *animateur* des mondes. Cette contemplation pieuse et passionnée des choses de la terre devait porter nécessairement une âme si complète à la divination des choses d'en haut. Tout vrai génie monte sans cesse, et en montant il rencontre Dieu.

Palissy croyait l'avoir rencontré, et il vivait dans un perpétuel commerce avec l'esprit invisible qui seul lui rendait raison des choses visibles. C'était le temps où la Réformation, née des abus introduits par les Médicis dans l'Église catholique, préludait à la liberté de penser, tout en voulant rester fidèle au dogme principal du christianisme, et où la foi d'autorité et la foi de raisonnement luttaient avec le fer et le feu, l'une pour conserver, l'autre pour conquérir le monde des âmes. La famille de Palissy et lui-même étaient de la religion réformée; ils subissaient les persécutions de la religion dominante. Il y a dans l'homme une tyrannie naturelle : quand il ne peut pas asservir au nom des princes, il aime asservir au nom de Dieu. Il

n'apprend à respecter la liberté d'autrui qu'après avoir mille fois souffert dans la sienne. Les prédicateurs du culte nouveau dans les provinces du midi et de l'ouest y étaient traqués comme des bêtes fauves, prenant différents déguisements et métiers pour cacher leur véritable métier de moissonneurs d'âmes; épiés, emprisonnés, enfermés, traînés sur les routes et conduits dans les villes pour y être jetés au feu des bûchers; prélude sinistre de la Saint-Barthélemy.

Des traits sublimes de foi, de résignation, de dévouement et d'espérance signalaient cette persécution. L'un, évadé de sa prison la veille du supplice, et voyant qu'il n'était pas suivi par ses compagnons de captivité moins adroits que lui, y rentrait pour les consoler jusqu'à la dernière heure. L'autre, le matin du jour de sa mort, éveillait son ami couché sur la même paille, et, lui montrant de la main une splendide aurore d'été sur l'horizon, lui disait : — « Réjouissons-nous! Si le spectacle de « la nature et de la clarté renaissante est si beau « sur la terre, que sera-ce demain, quand nous « verrons tant de pavillons éternels? » Les plus heureux se réfugiaient sur les écueils et dans les îles qui bordent les côtes de Saintonge, et venaient, à travers les tempêtes et en bravant la mort, apporter la parole évangélique à leurs coreligionnaires.

Palissy, qui se nourrissait de leurs doctrines, décrit avec admiration leur zèle et leur intrépidité: « Ces vieillards n'avoient point d'épée, dit-il, à leur « ceinture, mais un simple bâton à la main, et s'en « alloient ainsi seuls et sans crainte, selon cette

« parole du Maître : « Vous annoncerez ma loi « allant, venant, mangeant, buvant, couchés, levés, « assis sur le bord des chemins. » — Ils portoient « leur nourriture dans leur chemise, car il y en avoit « bien peu de riches dans notre assemblée, et nous « n'avions pas de quoi leur payer leur salaire. — Les « peintres, horlogers, imagiers, orfévres, libraires, « imprimeurs, et autres, » dit un historien catholique du temps, « qui, dans leurs humbles métiers, ont « cependant quelque exercice d'esprit, furent les « premiers à se prendre aux idées neuves. »

L'âme poétique et musicale de Palissy était particulièrement séduite par la poésie et par le chant des psaumes, dont les prédicateurs apprivoisaient le peuple des champs. « En les écoutant, dit-il, il « me sembloit que je me promenois le long des ri- « deaux d'aunes et de frênes qui voilent le lit des « eaux des ruisseaux, et que j'entendois un peu mur- « murer les eaux courantes du ruisseau qui couloit « au pied de ces rideaux d'arbres; et, d'autre part, « j'entendois la voix des petits oiseaux qui étoient « sur lesdits aubiers, et lors me venoit à souvenir « du psaume cent quatrième, sur le plan duquel « j'avois dessiné mon jardin, et où le prophète dit « que *les ruisseaux passent et murmurent aux val- « lées, au bas des collines*, et où il dit aussi que les « *oiseaux font résonner leur voix sur les arbris- « seaux plantés au bord des eaux courantes*. Il me « sembloit encore que j'entendois les voix de plu- « sieurs vierges qui gardoient leurs troupeaux, et « des pasteurs jouant mélodieusement de leurs « flûtes. »

Mais il décrit bientôt la persécution religieuse et politique qui dissipe ces petits troupeaux : « Je me « retirai secrètement dans ma maison, dit-il, pour « ne pas voir les meurtres, les reniements, les pil- « lages qui se faisoient dans les villes et dans les « campagnes : cependant, deux mois que j'y res- « tai, il me sembla que l'enfer étoit défoncé, « et que tous les démons étoient sortis pour ra- « vager la terre. De ma maison, je voyois les sol- « dats courant par les rues l'épée nue au poing, « criant : Où sont-ils?... Les petits enfants eux- « mêmes s'assembloient dans une place que je voyois « de la maison où je travaillois de mon métier de « terre, et imitoient les blasphèmes, les batailles et « les meurtres des hommes. Il me prenoit sou- « vent envie d'en faire vengeance ; mais je récitois « en mon cœur le psaume de miséricorde! »

VII.

Palissy revint à Paris pour échapper à ces spectacles : son génie le préserva du massacre de la Saint-Barthélemy, peut-être aussi l'humilité de sa condition et la douceur de son caractère. Jean Goujon, le Michel-Ange de la France, plus envié parce qu'il était plus célèbre, fut atteint sur son échafaud de sculpteur, en travaillant aux cariatides du Louvre; il tomba, le ciseau à la main, au pied de la statue à laquelle il donnait sa vie. Les protections de cour sauvèrent Palissy. Il occupa ses loisirs d'abord, et plus tard ses captivités à écrire, de son art, de son âme et de sa foi, les choses, étranges sous la plume inculte d'un ouvrier, que nous avons ci-

tées de lui. Le style grandissait en lui avec la sagesse et les années. Nous n'en connaissons point, en français, de plus biblique et de plus moderne à la fois. On y sent les premiers bouillonnements d'une source qui va jaillir : c'est une langue qui se moule sur l'âme, et non sur l'antiquité. Ce sont les ignorants qui créent les langues ; les savants ne font que les exhumer.

Le principal livre de Palissy dans sa maturité est un recueil de méditations philosophiques, religieuses, artistiques et surtout agricoles, qu'il intitule *son Jardin*. C'est le Salomon des ouvriers, se reposant au soleil couchant de sa pénible et sainte vie, se remémorant les choses de la nature, de l'art et de l'âme, qui ont laissé leur empreinte dans son imagination et dans son cœur pendant son pèlerinage ici-bas. On y sent le laboureur, le fabricateur de briques et le fabricateur de songes ; on y sent surtout l'adorateur du suprême Ouvrier en esprit et en vérité. L'amour de la nature lui en donne l'intelligence, et l'intelligence de la nature lui révèle les lois, les forces, les grâces de la création.

Il se figure que, pour s'abriter contre les persécutions et les guerres civiles de son temps, Dieu lui a permis de se construire un jardin inaccessible aux bruits, aux troubles, aux ravages du monde, une sorte d'*Éden* dont il est l'*Adam* ; il rêve qu'après avoir dessiné, planté, semé cet asile, il y donne, à l'ombre de ses vergers et au bord de ses sources, des leçons de culture, de sagesse, de piété et de bonheur aux hommes. Il se peignait ces images de félicité, de liberté et de repos dans les murs de la

Bastille de Paris, où le maréchal de Montmorency et ses autres protecteurs du parti opposé le tenaient enfermé pour sa sûreté, autant que pour le contraindre à sa conversion.

Comme le Créateur lui-même l'a fait dans son œuvre, Palissy répand son âme dans toute sa création imaginaire, et il convie tous les animaux vivants, intelligents et aimants à l'habitation et à la félicité de l'homme. Il y associe même les plantes, qu'il dépeint comme susceptibles d'un certain degré incomplet d'intelligence et d'amour.

« Sur les parois de mes cavernes de rochers, il y « aura,» dit-il, songeant à ces objets qu'il a si souvent reproduits dans ses compositions d'argile et d'émail, « nombre d'espèces d'herbes et de « mousses insculpées, comme sont les scolopen- « dres, les cheveux de Vénus, les adiantes et au- « tres espèces d'herbes, et au-dessous desdites « herbes et mousses, il y aura un grand nombre « de lézards et insectes qui ramperont le long des « roches, les uns en haut, les autres en travers, « les autres descendant en bas, faisant leurs gestes, « attitudes et plaisants contournements; et tous « lesdits animaux seront insculpés et coloriés si « près de la nature, que les autres insectes, lézards « et couleuvres naturels, les viendront souvent ad- « mirer, comme tu vois qu'il y a un chien insculpé « dans mon atelier de potier, que plusieurs chiens « se sont mis à gronder contre, pensant qu'il fût « naturel; et du rocher suinteront plusieurs ruis- « selets d'eau qui tomberont dans le bassin, où il « y aura poissons naturels, grenouilles et tortues.

« Et au-dessus de cette grotte ouverte au ciel, je « planterai, en façon de corniche, un grand nombre « d'aubépines et autres arbrisseaux portant leurs « fruits pour la nourriture des oiseaux, lesquelles « aubépines et autres arbustes seront cause que « ceux qui se pourmèneront en icelles allées auront « ordinairement le plaisir de diverses chansonnet- « tes qui par les oiseaux seront dites sur ces arbris- « seaux. Il y a deux causes qui rendront les oiseaux « amateurs de dire leurs chansonnettes en ce lieu. « La première cause est le soleil, qui dès le matin « jettera ses rayons sur les arbrisseaux ; la seconde « est que les oiselets trouveront ordinairement « quelque chose à se repaître sur les branches. « Pour mieux les accoutumer en ce jardin, je jet- « terai en temps d'hiver des graines de plusieurs « semences sur la terre, afin qu'ils trouvent à man- « ger quand la saison aura rendu les arbres sté- « riles....

« Et ceux qui se pourmèneront au-dessus de ces « galleries, et s'appuieront sur l'accoudoir pour se « récréer, auront les arbustes et les oiselets sur leur « tête ; et, voulant regarder la beauté du jardin et « ce qui s'y fera, ils auront de la senteur de cer- « tains violettes, marjolaines, basilics et autres « espèces d'herbes, abritées, par les rochers, des « froideurs du nord et de l'ouest. Ces montagnes « exposées au midi et au matin, échauffées tout le « jour par le soleil, rendront la nuit leur chaleur « à ces plantes, herbes et arbres, et les fruits en se- « ront plus savoureux et à meilleurs goûts... De « plus, celles qui demanderont l'humidité seront

« plantées le long des ruisseaux qui sortiront de « ces rochers et montagnes, et ces petits ruisseaux « feront, en allant, un grand ruisseau ; certaines « circulations formeront des îles propres à nour- « rir des herbes aquatiques, et pour arroser cha- « cune, je creuserai un grand nombre de branches « de sureau qui s'engenceront l'une au bout de l'au- « tre; et j'en présenterai un bout aux suintements « des roches, et je les soutiendrai sur de petites « fourches en bois plantées en terre, qui porteront « mes petits canaux à chaque place que je voudrois « mouiller. Et pour que le pied des hommes ne foule « et ne gâte pas les herbes, entre le rocher et les « plantes auxquelles je conduirai l'eau, mes aque- « ducs de sureau seront percés tout le long de pe- « tits trous qui laisseront pleuvoir comme une rosée « perpétuelle sur les herbes. »

Puis après une longue et amoureuse description de ses montagnes, cavernes, rochers, parterres, vergers, entremêlée de réflexions merveilleusement pieuses et d'élans de l'âme à Dieu : « En me retirant « des labeurs de cette terre, s'écrie-t-il, je n'ai « trouvé en ce monde autre délectation que de « construire et cultiver mondit jardin ; tellement « que depuis ce temps-là je n'ai fait que rêver à l'é- « dification d'icelui.... Et la semaine passée, comme « j'étois en mon lit endormi, il me sembla que mon « jardin étoit déjà fait comme j'ai dit ci-dessus, et « que je commençois déjà à en manger les fruits ; « et me sembloit qu'en passant le matin par ledit « jardin, je considérois les merveilleuses choses que « le souverain Maître a commencé à faire à nature. »

Palissy sort de là pour s'élever aux considérations les plus surnaturelles, mais les plus vraies, sur les lois morales de toute la création, visibles pour un génie religieux et philosophique dans les lois physiques de la végétation et de l'animalité. Il épanche sa charité sur les animaux, il prête son intelligence aux végétaux, aux rochers eux-mêmes, aux sources, à l'Océan ; il fraternise de l'âme avec l'âme universelle, dont il voit les actes, dont il plaint la sensibilité, dont il entend la plainte ou la joie dans toute la nature.

« Nulle nature, dit-il, ne produit son fruit sans « extrême travail ou douleurs. Je dis aussi bien les « natures végétatives que les sensibles et raisonna- « bles. Si la poule devient maigre pour faire éclore « ses poussins, si la chienne souffre en mettant bas « ses petits, je te puis assurer que les plantes souf- « frent en produisant leurs fruits...

« J'étois une fois dans les îles de la Saintonge. « J'aperçus une vigne plus chargée de fruits que « toutes les autres : m'enquérant de la cause, on me « répondit qu'elle étoit chargée à mort. Je deman- « dai ce que l'on vouloit dire. J'appris alors qu'on « lui avoit laissé plus de rameaux que de coutume, « parce qu'on vouloit l'arracher après la cueillée; « mais qu'autrement on n'auroit pas voulu permet- « tre qu'elle fût chargée si abondamment. Ce qui « veut dire que si on laissoit faire aux vignes ce « qu'elles voudroient, elles se tueroient à cause de « l'abondance des fruits qu'elles s'efforceroient de « produire... Bien des fois j'ai contemplé des arbres « et plantes qui se sentoient mourir, et qui, avant de

« mourir, se hâtoient de fleurir et de produire grai-
« nes et fruits avant le temps accoutumé... Que se-
« roit-ce si je parlois des hommes ? »

Plus loin, il contemple dans son jardin « les ra-
« meaux des vignes, des pois et des courges, lesquels
« sembloient avoir connoissance de leur débile na-
« ture ; car, ne pouvant se soutenir d'eux-mêmes, ils
« jetoient certains petits bras comme filaments en
« l'air, et, trouvant quelques petites branches, ils
« venoient s'y lier, suspendus et attachés... Quelque-
« fois aussi, passant par les jardins, je voyois plu-
« sieurs de ces rameaux qui n'avoient rien à quoi
« s'appuyer et jetoient leurs petits bras en l'air, pen-
« sant saisir quelque chose pour se soutenir. Lors
« je venois leur tendre certaines branches pour ai-
« der à leur foiblesse ; et un matin l'ayant fait ainsi,
« je trouvai le soir que ces plantes avoient jeté et
« entortillé leurs bras autour de ces appuis. Et, tout
« émerveillé de la providence de Dieu, je me rappe-
« lois cette parole : que les oiseaux même y ont part,
« et ne tombent pas sans sa volonté !...

« J'aperçus aussi certains arbres fruitiers, les-
« quels il sembloit qu'ils eussent quelques connois-
« sances, car ils étoient soigneux à garder et à pro-
« téger leurs fruits, comme la femme son petit
« enfant. Parmi ces plantes, les vignes, les courges,
« s'étoient posées et contournées certaines feuilles
« dont ils couvroient leurs fruits, craignant que le
« froid ne les endommageât. Les rosiers et groseil-
« liers, afin de se défendre contre ceux qui vou-
« droient ravir leurs fleurs et germes, avoient mis
« au-devant des armures et épines piquantes. Je vis

« le froment et autres blés, à qui le Tout-Puissant « avait donné la sagesse de vêtir leurs fruits si excel- « lemment, que Salomon ne fut jamais si bien vêtu « avec toute sa sagesse. Toutes ces choses me don- « noient occasion de tomber sur ma face et d'ado- « rer le Vivant des vivants, qui a fait de telles choses « pour l'utilité et le service de l'homme! — La « terre seroit bénie, s'écrie-t-il alors, si l'homme y « travailloit! »

Le potier devient lyrique, et le cantique du prophète se mêle au travail de ses mains: « Il n'y a « trésor pareil aux petites herbes des champs, « même les plus méprisées! »

Si la nature que nous appelons inanimée, par ignorance sans doute et par faiblesse de vue, lui fournit de tels hymnes, qu'on juge des impressions qu'il recevait de la contemplation des animaux, des champs, et des merveilles de l'intelligence de l'homme!

« Quand je sortois du jardin, dit-il, pour aller « me pourmener à la *prée* qui penche vers la rivière, « étant là, je voyois jouer, gambader et folâtrer « certains agneaux, moutons, brebis, chèvres et « chevreaux, ruant, sautelant et faisant plusieurs « gestes et mines étranges; et mêmement me « sembloit que je prenois grande délectation à « voir certaines brebis dépouillées, lesquelles « sentant le temps nouveau (le printemps), ayant « laissé leurs vieilles robes, elles faisoient mille « sauts et gambades en ladite *prée*. Je voyois cer- « tains autres béliers qui se reculoient bien loin « l'un de l'autre; et puis, courant d'une vitesse en

« grande roideur, ils se venoient frapper des cornes « l'un contre l'autre. Je voyois aussi des chèvres « qui, se levant des deux pieds de derrière, se heur- « toient les cornes d'une grande violence; aussi « je voyois les petits poulains et les petits veaux « qui se jouoient et folâtroient auprès de leurs « mères... Toutes ces choses me voyoient d'un si « grand plaisir, que je m'écriois en moi que les « hommes étoient bien fous d'ainsi mépriser les « lieux champêtres et l'art d'agriculture, lequel « nos pères anciens, gens de bien, et même les pro- « phètes, ont bien voulu exercer, voire même garder « leurs troupeaux .... »

VIII.

Hélas! c'était dans les murs et dans les fossés d'une prison, séparé de sa femme par le tombeau et de ses enfants par la captivité; des horizons de la Seine par la proscription, des outils et du travail de son art par la vieillesse, de ses frères en religion par le martyre, que Palissy écrivait ces choses, et se consolait dans sa pensée de sa ruine, du cachot, et de sa mort prochaine. Ces feuilles éparses, longtemps oubliées, enfin recueillies, forment deux volumes, véritables trésors de sagesse humaine, de piété divine, de génie éminent, de naïveté, de force et de couleur de style. Il est impossible, après les avoir lus, de ne pas proclamer ce pauvre ouvrier d'argile un des plus grands écrivains de la langue française. Montaigne ne le dépasse pas en liberté, J. J. Rousseau en séve, la Fontaine en grâce, Bossuet en énergie

lyrique. Il rêve, il médite, il pleure, il décrit et il chante comme eux.

Il touchait alors à ces dernières heures de la vie où la voix de l'âme prend plus de mélancolie et de solennité, comme les bruits du soir dans une nature qui va s'éteindre et se taire. Son ancien patron avait pitié de ce vieillard prêt à mourir dans les chaînes, et à changer seulement de tombeau. Le roi Henri III alla le visiter dans sa prison, désirant l'affranchir, et mettre sa grâce au prix d'une légère complaisance de sa foi. — « Mon bon « homme, lui dit le roi, il y a quarante-cinq ans « que vous êtes au service de ma mère et de moi; « nous avons enduré que vous ayez vécu en votre « religion parmi les feux et les massacres. Main- « tenant je suis tellement pressé par ceux des « *Guises* et par mon peuple, que je me vois *con-* « *traint* de vous livrer entre les mains de mes « ennemis, et que demain vous serez brûlé si vous « ne vous convertissez. » — Le vieillard s'inclina, attendri par la bonté du roi, humilié de sa faiblesse, mais inébranlable dans la foi de ses pères, — « Sire, répondit-il, je suis prêt à donner mon « reste de vie pour l'honneur de Dieu. Vous m'avez « plusieurs fois dit que vous aviez pitié de moi, « et moi j'ai pitié à mon tour de vous qui avez pro- « noncé ces mots : *Je suis contraint!* Ce n'est « pas parler en roi, sire! et ce sont paroles que « ni vous, ni les Guises, ni votre peuple, ne pour- « ront jamais me faire prononcer. JE SÇAIS MOU- « RIR! »

Les courtisans qui accompagnaient le roi, au lieu

d'admirer, s'indignèrent. — « Voyez l'insolent! s'é-
« criaient-ils; ne dirait-on pas qu'il a lu Sénèque et
« qu'il parodie le mot du philosophe : « Celui qui
« sait mourir ne sait jamais être contraint! »

Henri III, meilleur que sa cour, en considération de ses belles œuvres qui décoraient ses palais, et en mémoire de sa mère, ne consentit pas à céder Palissy aux Guises, et laissa la vieillesse et la nature achever le condamné. Il expira martyr volontaire dans les cachots de la Bastille, et ne retrouva la liberté que dans la mort.

Sa gloire parut longtemps ensevelie avec lui; elle ne fut exhumée de l'oubli avec ses œuvres que dans le dernier siècle, par Faujas de Saint-Fond, Fontenelle, Buffon; dans celui-ci par M. Cap, qui recueillit, classa, commenta ses œuvres; et enfin, tout récemment, par un jeune homme dont l'âme et l'imagination se passionnèrent, par ressemblance de nature, pour l'art, la poésie et le martyre de Palissy, M. Alfred Dumesnil. Nous leur devons les matériaux de la statue d'argile du potier de terre.

Bernard de Palissy est le plus parfait modèle de l'ouvrier. C'est par son exemple, plus que par ses œuvres, qu'il a influence sur la civilisation, et qu'il mérite une place à part parmi les hommes dont le nom a grandi le nom de l'humanité. Qu'il fût resté inconnu et routinier dans la tuilerie de son père à pétrir ses tuiles; qu'il n'eût jamais purifié, façonné, émaillé sa poignée de boue; que ses groupes naïfs, ses reptiles rampants, ses limaçons baveux, ses grenouilles humides, ses lézards éveillés, ses

herbes et ses mousses trempées de pluie n'eussent jamais décoré les fonds ou les bords de ces plats, de ces aiguières, de ces salières, ornements aussi bizarres que minutieux des tables et des dressoirs du seizième siècle; certes, rien n'aurait manqué à l'art de Phidias, de Michel-Ange, à la porcelaine de Sèvres, de la Chine, de Florence ou du Japon; mais sa vie aurait manqué à l'admiration et à l'imitation de l'homme de métier. C'est le patriarche de l'atelier, le poëte du travail des mains dans les temps nouveaux; c'est le potier de terre de l'Odyssée, de la Bible, de l'Évangile, la parabole faite homme pour ennoblir et diviniser toute profession, même la plus triviale, pourvu qu'elle ait le labeur pour mérite, le progrès et l'art pour mobile, Dieu pour fin.

IX.

Tel fut Palissy. Né de lui-même, il sent un génie au bout de ses doigts; il ne jette pas la terre glaise sous ses pieds; il ne méprise pas la vile matière que sa condition a mise dans ses mains; il s'étudie à la purifier et à l'ennoblir en l'imprégnant de son âme; il parcourt le pays avec sa truelle et sa spatule, gagnant sa vie honnêtement de fourneau en fourneau; puis, quand sa profession n'a plus rien à lui apprendre, il va dans les solitudes interroger le maître des maîtres, la nature, en lui dérobant ses mystères; il en prend l'amour et l'enthousiasme à force de la contempler; il l'égale dans ses formes, dans ses couleurs, dans ses jeux; il transporte la feuille, l'herbe, la mouche, le reptile, l'insecte, le ruisseau, la rosée, l'humidité, la fraîcheur,

le vernis de la lumière sur un morceau de terre, en recherchant la perfection de l'art, qui se cache toujours pour être découvert, et qui se refuse pour être ravi; il rencontre la misère, l'incrédulité, la raillerie de ses contemporains; il s'obstine, il s'acharne: il brûle sa maison pour alimenter son dernier fourneau; il fait violence au génie de l'invention; il manifeste la folie de l'espérance, l'héroïsme du travail: il est récompensé; il triomphe; il s'illustre et il enrichit ses enfants. Mais ces récompenses terrestres, dont il rend grâce à la Providence, ne sont rien pour lui : l'ouvrier est satisfait, l'homme ne l'est pas; il a soif de la beauté et de la gloire éternelles. Ce qu'il a découvert de plus précieux dans ses contemplations solitaires de la nature, ce n'est pas son art, c'est Dieu, la fin et l'objet de tout art parfait. Il écrit dans ses loisirs ses merveilleuses contemplations; il épanche son intelligence dans ses cantiques, œuvres de sa piété, mille fois plus que dans ses vases, œuvre et jeu de ses mains. Cette âme éclate, sans étude et sans langue, d'un saint enthousiasme. Il s'attache avec une foi filiale au culte alors persécuté de ses frères; il donne sa jeunesse pour son métier; il donne sa maison pour son art; il donne sa vieillesse, sa liberté, sa vie pour son Dieu; il s'élance de son cachot au ciel sur les ailes de la sainte espérance; il laisse après lui de futiles chefs-d'œuvre sans doute, semblables aux édifices d'argile, de sable ou de coquillages que les enfants laissent oubliés après eux sur la place où ils ont joué avec d'autres enfants de leur âge; mais il laisse

d'éloquentes leçons et d'immortels exemples de travail, de patience, de lutte avec l'obstacle, de victoire sur la matière, d'élévation douce, de piété et de vertu, aux artisans de toutes professions. Sa vie veut dire labeur, ses œuvres inventions, sa mort martyre. Son livre devient le catéchisme, non-seulement du métier de terre, mais du métier plus sublime de bien dire, de bien faire et de bien vivre ; son nom est le patron des métiers ingrats, obstinés et victorieux. Palissy conquiert légitimement ainsi une place parmi les grands hommes dans l'obscurité.

Quelques-uns disent : « Mais il n'a manié que de l'argile ! » Qu'importe ? La grandeur n'est pas dans le métier, elle est dans le caractère. Si un tel homme est petit, qui donc est grand ?

LAMARTINE.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, rue Jacob, 56.